



La revue Two Cities

Martine Mathieu

► **To cite this version:**

Martine Mathieu. La revue Two Cities. Travaux & documents, Université de La Réunion, Faculté des lettres et des sciences humaines, 1995, pp.141–152. hal-02174252

HAL Id: hal-02174252

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02174252>

Submitted on 22 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La revue *Two Cities*

Des années pendant lesquelles j'ai eu l'occasion de travailler aux côtés de Michel Carayol à l'Université de La Réunion, en particulier au sein de l'URA 1041 dont il dirigeait le pôle réunionnais, je garde les plus heureux des souvenirs. C'est en hommage à son intelligence généreuse et à sa cordialité communicative qui ont donné à notre équipe de recherche élan et cohésion que je souhaite évoquer la belle aventure de la revue *Two Cities* que Jean Fanchette dirigea de 1959 à 1964 (avec, il est vrai, une longue interruption entre le numéro double 7-8 de l'hiver 1961 et le n° 9 de l'automne 1964 qui en sonne à la fois la reprise et le glas).

Ce sont à n'en pas douter les qualités personnelles de l'écrivain mauricien (sensibilité, enthousiasme, large culture, ouverture d'esprit...) qui drainèrent tant d'artistes, de critiques, d'intellectuels de tous bords et de toutes nationalités, et permirent la réussite, au long de fructueux mois, de cet audacieux pari d'une revue culturelle bilingue.

Ce pari est d'abord en effet celui d'un individu.

Contrairement aux présentations qu'on peut lire ici ou là, si la conception-même de la revue impliquait une rédaction internationale (et Anaïs Nin assura quelque temps le rôle de correspondant à New York), *Two Cities* n'eut jamais qu'un seul fondateur et directeur. La formulation de Jean-Louis Joubert, par exemple, dans *Littératures de l'océan Indien*, EDICELF-AUPELF, 1991 (p. 176) :

« Ayant choisi de s'installer à Paris pour y exercer sa profession de médecin neuropsychiatre, Jean Fanchette y fonde, en compagnie de la femme de lettres américaine Anaïs Nin une revue littéraire, *Two Cities* [...] »

pourrait encore laisser entendre l'inverse, quand Jean Fanchette lui-même précise l'information historique. Par exemple, quand il fait paraître en 1988 (aux éditions *Two Cities*, fondées peu après la

revue) *Letters to Jean Fanchette*, lettres que Lawrence Durrell lui a envoyées de 1958 à 1963, il évoque en préface la naissance de la revue, quasi indissociable de la naissance de son amitié avec Durrell, en vient aussi à la rencontre avec Anaïs Nin que Durrell lui-même avait provoquée, pour corriger par une note (p. 11) :

« Je fus le *seul* fondateur de *Two Cities*. Il n'y eut aucun « co-fondateur ».¹

ce que déjà un propos de la romancière américaine elle-même (dans le 6^e volume de son *Journal*) pouvait entretenir d'équivoque :

« Quand Lawrence Durrell m'écrivit à Paris de chercher à rencontrer J. F. je ne savais pas qu'il me procurait un lien avec la France... J'aidais la revue [...] »².

Que Jean Fanchette, visiblement dépourvu de toute vanité, ait mis tant de soin à la rectification prouve surtout l'ardeur de son implication dans l'entreprise.³

L'aventure de la revue répondait avant tout à son besoin irréprensible d'un lieu d'expression où parler littérature. Déjà, tout jeune étudiant en médecine, il collaborait au supplément littéraire, « *Lettres suivent* », d'un magazine médical étudiant — « Ce genre de chose ne pouvait se produire qu'à Paris »⁴. Il y avait écrit, dès le premier numéro, en 57, un long article, « Lawrence Durrell ou la démesure de la lumière », innovant en France dans l'étude de l'œuvre de l'écrivain anglais alors non encore traduit. Au bout de deux ans, la partie littéraire, sous sa fougueuse impulsion, finit par prendre le pas sur la partie proprement médicale et les directeurs du magazine y mirent le holà. Il ne restait plus à Jean Fanchette qu'à créer son propre magazine... sans argent (il n'aura terminé ses études de médecine qu'en 1961, soit deux ans plus tard), mais avec une foi à déplacer les montagnes éditoriales. Il eut même le front de refuser

1. « *I was the only founder of Two Cities ; There was no « co-founder ».*
2. « *When Laurence Durrell wrote to me in Paris to look up J. F. I did not know that he was giving me a link with France ... I helped the magazine [...].* »
3. Ce grand investissement personnel de Jean Fanchette, dont je ne connaissais jusque là que la très belle œuvre poétique, j'y ai été d'autant plus sensible qu'il se répercutait en quelque sorte chez sa fille Véronique qui m'a ouvert les livraisons de la revue qu'elle conservait et auxquelles elle tenait énormément. Je la remercie de sa confiance.
4. « *That kind of thing could only happen in Paris* » écrit-il dans la préface de *Letters to Jean Fanchette*, p. 7. Il faudrait sans doute corriger : dans le Paris des années 50 !

toute publicité pour le premier numéro, ne comptant que sur la qualité des contributions pour amener à la revue les abonnements vitaux ; il ne se résolut par la suite qu'à des encarts très sélectifs (annonces d'expositions ou de parutions d'ouvrages).

C'est dire qu'il sut proposer une formule originale et ambitieuse qui emporta l'adhésion de collaborateurs prestigieux. On peut laisser le fondateur s'enorgueillir à juste titre d'un éloquent échantillon :

« Je mentionnerai quelques noms parmi ceux qui ont figuré à nos impressionnants sommaires : William Golding, C. P. Snow, Ted Hugues, Colin Wilson, Aldous Huxley, Peter Levi, Brian Higgins, Christopher Middleton côté britannique ; Yves Bonnefoy, Malcolm de Chazal, A. Pieyre de Mandiargues, Jean Follain, Pierre Emmanuel, André du Bouchet, Michel Deguy, Joseph Delteil, côté français ; Karl Shapiro, William Burroughs, Gregory Corso, Richard Wright, Gerald Sykes, pour les États-Unis. Mais aussi pour le Mexique, Octavio Paz, un des meilleurs écrivains indiens, Fernando Pessoa, des inédits de Dylan Thomas ou sur Rilke, etc. »⁵

Mais il paya aussi beaucoup de sa personne. En effet, il ne se contentait pas de rédiger les avant-propos des numéros mais participait par le menu, en livrant régulièrement des pièces poétiques, des interviews, des comptes-rendus de lecture, dont quelques uns constituent de très fines analyses critiques.

Sa contribution était même parfois très prosaïquement, et très généreusement matérielle. Ainsi, pour fêter la sortie du premier numéro et les retrouvailles à Paris, plus de vingt ans après la première époque de leur rencontre (et de leur cohabitation de quelques mois), des deux figures tutélaires de la revue, Henry Miller et Lawrence Durrell, Jean Fanchette avait-il lancé des invitations qui purent s'avérer fastueuses parce qu'il y engloutit sans hésiter (lui qui était alors encore étudiant, et déjà chargé de famille) le montant du prix Fénéon venu très opportunément récompenser dans les jours précédents son recueil *Archipels*.

5. « I shall mention a few names out of impressive tables of contents : William Golding, C.P. Snow, Ted Hugues, Colin Wilson, Aldous Huxley, Peter Levi, Brian Higgins, Christopher Middleton from Britain ; Yves Bonnefoy, Malcolm de Chazal, A. Pieyre de Mandiargues, Jean Follain, Pierre Emmanuel, André du Bouchet, Michel Deguy, Joseph Delteil, from France ; Karl Shapiro, William Burroughs, Gregory Corso, Richard Wright, Gerald Sykes, from the United States. But also Octavio Paz from Mexico, some of the best Indian Writers, Fernando Pessoa, unpublished material of Dylan Thomas or Rilke documents, etc. », in « A foreword by the addressee », *Letters to Jean Fanchette*, p. 18.

Cette primauté accordée à l'art qui n'excluait nullement le sens de la vie et de la fête exerçait sans doute ce pouvoir attractif qui permit de lier à l'expérience de la revue des soutiens indéfectibles. Un noyau d'amis et de collaborateurs fidèles se retrouve très régulièrement d'un numéro à l'autre, sans que se constitue pour autant une rédaction repliée en clan. A l'inverse, la caractéristique majeure de la revue fut son sens de l'ouverture à de multiples expressions.

Si la littérature s'y taillait toujours la part belle, dans les tables des matières figuraient aussi régulièrement des contributions concernant toutes sortes de spectacles ou de manifestations artistiques. Dans tous les domaines, des collaborateurs avertis manifestaient une réceptivité qui procédait, non par phénomène de mode, mais par interrogation ouverte sur différents langages créatifs.

Ainsi en est-il d'un article de Lotte H. Eisner, dans le n° 1 d'avril 1959, sur le cinéma expérimental de Ian Hugo, ou des analyses d'Edwin Mullins (correspondant de Londres, et collaborateur fidèle parmi les fidèles) sur la nouveauté des réalisations d'I. Bergman (n° 2 de juillet 1959) et la longévité de celles d'Eisenstein (n° 3 de décembre 1959).

Dès le n° 1, Henri-Louis de la Grange, analyse l'œuvre de Strawinsky, et plus particulièrement sa nouvelle évolution dodécaphonique. En musicologue tout aussi éclairé, Francis Danest rédigeait également des chroniques régulières qui rendaient compte par exemple de présentations de musique sérielle à Paris, ou de la diversité des programmations du festival d'Aix, dans lesquelles l'intéressaient surtout des directions nouvelles ou des créations comme celles de Pierre Boulez, par exemple (in n° 3 de décembre 1959).

La peinture était fréquemment à l'honneur. *Two Cities* avait, comme son nom ne le laisse pas forcément entendre, une tri-polarité, et informait sur des expositions se tenant aussi bien à Paris qu'à Londres ou à New York, pour ouvrir dès que possible, au-delà du fait d'actualité, un débat sur les formes neuves. Qu'on en juge à quelques exemples :

— Charles Goerg, écrit, dans le n° 1, sur le peintre américain Jackson Pollock et « l'expressionnisme abstrait » et dans le n° 2, sur la peinture contemporaine espagnole (dans laquelle il distingue avant tout Antonio Tapiès) ou

française (il commente les manières de Dubuffet et de Matthieu).

— Dans le n° 6 de l'été 1961, John Ashbery présente (en anglais) l'originalité de quatre peintres étrangers à Paris (Yektai, Jenkins, Getz, Francken).

— Dans le n° 7-8 de l'hiver 1961, seize pages sont consacrées, reproductions à l'appui, au peintre John Forrester ; dans un long article, Vladimir Slepian expose sa conception de « l'art transfini » (en l'opposant radicalement non seulement aux écoles classiques mais encore au dadaïsme ou à l'art du mouvement de Matthieu...).

— Dans le n° 9 de l'automne 1964, Jean Hélicon témoigne des processus qui l'amènent à peindre, puis le critique J.-P. Burgart présente et analyse des reproductions des œuvres de ce peintre contemporain s'échelonnant de 1938 à 1962.

Ce sont bien des pôles d'intérêt esthétique — très largement et diversement ouverts sur l'époque⁶ — qui mobilisaient les curiosités de l'équipe de rédaction sans que cela exclue pour autant une réflexion morale à l'occasion. Cet ancrage se marque de belle façon, exemplaire et révélatrice, dans un hommage à Gustav Regler que Jean Fanchette écrit lui-même, comme en un bilan testamentaire, dans le dernier numéro de la revue. C'est Malraux qui avait amené G. Regler à la revue ; ce fut une rencontre-choc avec Fanchette pour qui il incarna des valeurs de référence :

« Gustav Regler aura vécu d'abord pour les autres. Toute cause juste était la sienne. Il s'engageait totalement même ou surtout lorsque ces causes étaient perdues d'avance. [...] Combattant volontaire de la première guerre mondiale où il apprend que l'héroïsme n'a pas de patrie et combien il peut être quotidien, il est banni dès 1933 de l'Allemagne d'Hitler. Une lettre de Thomas Mann récemment publiée nous a appris quelle admiration l'auteur de « La Montagne Magique » portait à ce jeune chef de file de l'émigration allemande [...]. Membre du Parti Communiste, Gustav Regler est officiellement invité par Molotov en Union Soviétique où Gorki le prend en amitié. La guerre d'Espagne éclate. Regler est par définition gagné à la

6. « On m'a aussi demandé là-bas [aux USA] de définir notre « editorial policy ». J'ai répondu que notre politique éditoriale était de n'en pas avoir et que nous ne voulions pas de manifestes grandiloquents. », Jean Fanchette, « Situation de *Two Cities* », n° 6, été 1961.

cause des Républicains. Il fait la guerre comme commissaire politique de l'une des brigades internationales ; il est grièvement blessé. C'est de cette époque que date son amitié avec Hemingway, Arthur Koesler, Malraux, amitié qui ne se démentit jamais. [...]

La République est écrasée. Regler connaît le sort des glorieux vaincus de cette guerre qui n'a pas fini de griffer la conscience de l'Occident : il est interné, lui ardent ami de la France et de ses valeurs au camp français d'Argelès. Écœuré par l'hypocrisie des communistes et les grandes purges staliniennes, il quitte le P. C. qui le poursuivra longtemps de sa vindicte. Ces dernières années, il s'était installé au Mexique. Toutes ces contradictions formaient le tissu même d'un destin exceptionnel. »

Certes, c'est le portrait d'un héros d'exception, engagé dans l'action autant que dans l'écriture, que peint Fanchette dans cette oraison funèbre, mais aussi bien celui d'un frère, on le discerne à l'exaltation de nombre de traits qu'il partage : culte de la justice et de la liberté, intégrité et compassion, sens aigu de l'amitié, communion à travers la littérature...

Le refus du sectarisme est tel que, si la revue offre tribune à des écrivains qui représentent des communautés opprimées — avec l'écrivain noir américain Richard Wright par exemple, la connivence est toute naturelle — elle accueille également des textes moins attendus comme ce témoignage du Sud-africain blanc Sinclair Beiles, livré dans le n° 2, tout en juxtaposition d'anecdotes par lesquelles il veut démontrer que les Européens, qui ont des avis tranchés sur le racisme des codes sociaux de son pays, ne mesurent pas les inconséquences des leurs. En fait, il oppose nettement Paris à Londres pour montrer les comportements moins manichéens des « Parisiens », en particulier de ceux qu'il rencontre dans la mouvance de *Two Cities* (« [...] Jean Fanchette, l'éditeur de cette revue, Mauricien, homme de couleur. Sa femme est blanche. A Johannesburg je pourrais le dénoncer à la police pour cela et on obligerait le couple à se séparer »⁷) à commencer par Fanchette qui, même passablement éméché (Beiles narre, de son côté, le colossal arrosage de la sortie du numéro 1 !...), ne se laisse aller au moindre de ces propos discriminatoires qu'il dit avoir si souvent entendu fuser à son encontre, alors qu'il est foncièrement opposé à tout fascisme et à tout racisme. Et Sinclair Beiles de prendre à rebours les

7. « [...] Jean Fanchette, the editor of this journal, a Mauritian, a coloured man. His wife is white. In Johannesburg I could report him to the police for this, and they'd force the couple to separate », *Two Cities*, n° 2, juillet 1959.

idées reçues en tissant son argumentation sur la trame de citations rimbaldiennes, faites dans la langue originale, comme :

« Je suis une bête, un nègre. Mais je puis être sauvé. Vous êtes de faux nègres ; magistrat, tu es nègre, général, tu es nègre ; empereur, vieille démanaison, tu es nègre [...] ».

L'exigence d'honnêteté était telle que l'équipe sut d'emblée résister à la séduction de certains mythes. Même, ou surtout, s'ils concernaient des écrivains admirés. Reconnaissons à Armand Guibert en particulier cette qualité, lui qui s'efforce de ne pas confondre idéologie et critique littéraire. Une de ses mises au point les plus intéressantes porte, dans le n° 3 de décembre 1959, sur le grand poète Jean-Joseph Rabearivelo. Guibert y met en doute l'explication du suicide de l'écrivain malgache donnée par Pierre Camo qui eut (et conserve encore auprès de certains) force de loi : victime d'un révoltant système colonial, Rabearivelo n'aurait plus supporté, entre autres vexations, la frustration de se voir refuser un poste dans l'administration. Il situe, pour sa part, l'analyse à un tout autre niveau :

« En homme qui a lu jusqu'à la dernière ligne le manuscrit des « Pythagoriques »⁸ et qui a signé voici longtemps une plaquette intitulée « Notre frère Rabearivelo », je ne saurais entrer dans des vues aussi simplificatrices. J'aimerais bien savoir en effet quelle est la société idéale qui retient les Essenine et les Maïakovski au bord du suicide [...] ».

Avec le recul, on ne peut qu'être frappé par l'assurance du jugement esthétique de Guibert qui distingue, dans l'actualité des parutions littéraires, les poètes que le temps allait consacrer (Claude Vigée, Yves Bonnefoy, etc.) ou qui s'inscrit à contre-courant des modes, oubliées, selon lui, d'œuvres de valeur comme celle de Milosz qu'il s'applique à réhabiliter. De toute façon, pas plus qu'il ne se coule dans les déférences trop attendues à l'égard de poètes reconnus (« Je pense à René Char qui a succédé à Éluard dans l'engouement d'une certaine jeunesse prompt à s'éprendre de ce qui

8. « Ceux qui l'avaient aimé vivant attendaient pour lui l'érection d'un monument digne de son très particulier génie : l'édition, à défaut de l'œuvre totale (impubliables, les 1800 pages des *Pythagoriques*, journal-fleuve où il ne cachait rien de ses plus secrètes pensées et de ses actes les plus aberrants), de ses poésies complètes [...] à quoi il faut ajouter de nombreux inédits » lit-on dans le même article, « Destin de Rabearivelo », *Two Cities* n°3.

brille sans être toujours du diamant »), il ne s'autorise de louanges de complaisance à l'égard d'écrivains de littératures émergentes :

« Il y avait aussi de hautes promesses dans « Le Mauvais Sang » et « Feux de Brousse » du poète congolais Tchicaya U Tamsi. Dans son récent « A triche cœur », il piétine plus qu'il n'avance. »

Chez ces écrivains d'expression française, aucune déviance stylistique gratuite ne rencontre l'indulgence du critique. On pourrait même le croire volontiers normatif (« Rendons à Tchicaya cette justice que, là où il consent à ne pas violer les lois de la langue dans laquelle il a choisi de s'exprimer, il retrouve des bonheurs d'expression qui aident à ne pas désespérer de la suite de son œuvre. ») quand son vœu, sa demande sont que chaque écrivain fasse entendre une voix personnelle apte à produire l'émotion poétique. Il fustigeait donc avec la même logique, dans le n° 2, Édouard Glissant, dont l'écriture lui semblait, en cette fin des années 50, douée mais encore trop mimétique :

« Les Éditions Falaize présentent impeccablement *Les Indes*, d'Édouard Glissant, lequel n'est pas pour rien né dans le même archipel poétique — autant que géographique — que St John Perse et Aimé Césaire. Si aucun des deux n'avaient enrichi les couleurs de notre firmament littéraire, ce poème pourrait être salué comme une grande œuvre originale ; on ne peut malheureusement le lire qu'en suscitant une légion d'échos qui, s'ils touchent à la grandeur, confinent aussi au pastiche [...] ».

De même, s'il récuse Ezra Pound, c'est moins par réprobation pour la position de « l'Américain fasciste » que parce qu'il usurpe, selon lui, sa réputation de créateur par des jeux linguistiques qui lui paraissent être simple artifice (*ibid.*) :

« Valéry Larbaud réservait à ses cartes de Noël et de Nouvel An le plaisant mélange d'anglais, d'italien, de français et de grec dont Pound fait un procédé constant de composition (et dont T.S. Eliot, qui jongla à ses débuts avec semblables verroteries, leur préfère depuis longtemps l'authentique pierre taillée). »

Cet intérêt extrême porté à l'expression qui correspond à un vrai propos et puisse parler à la sensibilité est d'une acuité remarquable chez tous les « permanents » de la revue, chez Guibert, comme chez Fanchette. De son côté, ce dernier réagit particulièrement aux déformations des mauvaises traductions ; ainsi, dans le n° 3 déplore-t-il l'exécrable traduction en français d'une

intéressante étude de Martin Esslin sur Brecht, ou dans le n° 9 condamne-t-il de récentes traductions en français de textes de Dylan Thomas qui n'ont pas su rendre l'essentiel, c'est-à-dire, au-delà des mots, le rythme, le ton propres au poète.

On peut sans trop de risques poser l'hypothèse que la conception même de l'écriture littéraire prévalant au sein de l'équipe rédactionnelle de *Two Cities* tient au fait que tous ses membres sont des passeurs de langues, qu'ils lisent, autant que des œuvres françaises, des œuvres étrangères qu'ils traduisent eux-mêmes à l'occasion (tant Guibert que Fanchette ou Élisabeth Janvier⁹) de même que l'Américain Paul Zweig est, lui, traducteur d'Aloysius Bertrand et Antonin Artaud, etc.

Ce n'est pas pure coïncidence non plus si ceux qu'ils reconnaissent comme de grands écrivains ont, pour la plupart, traversé les langues dans une expérience permettant d'atteindre à l'écriture de « l'entrevison » (selon le mot de Guibert). C'est Mallarmé, « le professeur d'anglais », c'est Yves Bonnefoy, le traducteur des œuvres majeures de Shakespeare, ou Jaccottet, le traducteur de Musil, Leopardi, Gongora.

Si ce n'est dans les langues, c'est dans l'espace que se sont déplacés ces grands créateurs contemporains tels Claude Vigée, le « noble voyageur » transplanté en Amérique ou Miguel Angel Asturias, le Guatémaltèque exilé de sa patrie... Quant à Milosz, ce « grand seigneur lithuanien » :

« Il franchit des frontières, apprend des langues étrangères, connut des villes et des corps : après l'Orient froid de sa naissance, une Europe balisée de raison, puis l'Afrique berbère et musulmane. Philologie et métaphysique nourrissaient en lui une poésie qui jamais ne sacrifia au facile. »¹⁰

Transcendant nations et cultures, ces créateurs finissent par n'appartenir à aucune d'elles pour ne vivre qu'en poésie — patrie élective et atemporelle s'il en est ! — à laquelle ressortit encore le poète français St John Perse « qui vit à l'écart des siens, en retrait du temps, dans les îles de l'Inactuel [...] » (*Ibid.*).

Leur inclination les fait donc pencher spontanément vers les écrivains les plus cosmopolites. La plus forte des amitiés, la plus constante des admirations lie, par exemple, Jean Fanchette à deux

9. Guibert est traducteur en français de Lorca, Roy Campbell, Fernando Pessoa ; Élisabeth Janvier, traductrice de Joyce, etc.

10. A. Guibert, *Two Cities* n° 1, p. 43.

écrivains qui l'illustrent on ne peut mieux. Le romancier anglais Lawrence Durrell avait vécu aussi bien à Darjeeling qu'à Corfou, Patmos, Rhodes, Jérusalem ou Alexandrie avant de s'installer dans le midi de la France. Anaïs Nin, fille d'un compositeur cubain, avait suivi son père à travers l'Europe de l'entre-deux-guerres, vécu quelque temps à Paris (dans une péniche amarrée quai de la Concorde) avant de devenir citoyenne américaine.

Leur rapport au monde ne pouvait qu'en porter la marque, et lorsque leurs œuvres s'ancrent dans une ville existante, ce n'est pas pour autant dans un souci de réalisme, encore moins de pittoresque. Si le *Quatuor* de Durrell se situe à Alexandrie (il était conçu au départ pour prendre place dans Athènes), c'est, le romancier en témoigne lui-même, que : « Là, j'avais tout, différentes cultures, civilisations, religions ensemble [...] »¹¹. Le cycle rencontra autant de succès aux États Unis, en Allemagne, etc. qu'en Angleterre car l'œuvre ne pouvait être tenue pour « anglaise », et encore moins soupçonnée d'entretenir la nostalgie de l'Empire, explique en quelque sorte Richard Aldington dans la même livraison. Pour être artiste, développait pour sa part Durrell, dans l'interview évoquée plus haut, il faut être « l'étranger », « le nègre blanc ». Et la véritable couleur de peau ou l'exil géographique concret n'étaient, selon lui, qu'épiphénomènes de l'écart radical dans lequel tout créateur doit vivre.

Les pérégrinations de par le monde n'expliquent donc pas forcément les vocations, mais sans doute, chez certains artistes, démultiplient-elles la sensibilité, aiguisent-elles la réceptivité. Pour qualifier la personnalité d'écrivain d'Anaïs Nin, Jean Fanchette disait qu'il fallait recourir à un mot anglais selon lui intraduisible en français : « awareness ». Cette conscience ou cette perception particulières, peut-être les tenait-elle tout de même des nombreux déplacements qui la plaçaient en constant décalage. De son côté, la romancière, dans un article du même numéro-bannière de la revue, assignait à l'écrivain le devoir de dynamiter les résistances et les aveuglements acquis par conformisme social pour toucher la sensibilité profonde de chaque être¹².

11. « *There I had everything, different cultures, civilisations, religions all together [...]* », « Lawrence Durrell answers a few questions », *Two Cities* n° 1, p. 28.

12. « *Human beings barricade themselves against the truth, erect fortresses, and some of these fortresses can only be demolished by the dynamic power of the symbol which penetrates the emotion directly* », *Two Cities* n° 1, p 36.

Puisque la pluralité des langues et des nationalités, loin de nourrir des différences, rappelle au contraire la relativité des habitus (rappelons que l'univers romanesque durrellien est conçu selon une transposition des théories d'Einstein...), elle autorise la rencontre sur l'essentiel. Ne reconnaissant que « l'universalité du talent » (pour reprendre la formule dont use Jean Fanchette dans le n° 1 en justification de l'hommage-manifeste à Lawrence Durrell), la revue ne se préoccupe jamais en tant que telles des spécificités (voire des exceptions !) culturelles. Malcolm de Chazal, Loys Masson, Régis Fanchette, Édouard Maunick sont publiés à l'occasion sans que soit même esquissée la suggestion qu'ils s'inscrivent dans une littérature ou un courant singuliers. L'origine mauricienne du directeur de la revue n'apparaît, en fait, qu'au détour d'indices : tel correspondant — temporaire — à Port Louis (son frère, Régis) ; telle réserve mineure sur un roman de Masson¹³. Sans doute Fanchette pesa-t-il beaucoup dans la décision de consacrer le n° 5 de l'automne 1960 à Tagore et la littérature indienne : cette livraison suscita des discussions au sein du « cercle », et par exemple, la désapprobation de Durrell, le précieux ami et conseiller. Or ce dernier avait eu l'expérience d'un engagement direct dans une revue qui pouvait servir de référence, celle qu'il animait avec Henry Miller, Anaïs Nin, et Alfred Perlès dans le Paris de l'immédiat avant-guerre, nommée *Booster* mais vite rebaptisée du nom plus éloquent de « Delta ». C'est le même principe de confluence qui régit la conception générale de *Two Cities* : mettre en confrontation, en « interpénétration active » (ce sont les termes dont use Fanchette dans le préambule du numéro inaugural) des littératures d'expressions linguistiques différentes. Le bilinguisme résolu ne procède donc pas d'une volonté de coterie ou de coquetterie. Sur la suggestion de certains (parmi lesquels Paulhan), la rédaction décida dans le n° 7-8 de donner la traduction dans l'autre langue du texte anglais ou français le plus important du sommaire, mais l'expérience ne fut pas poursuivie car contraire au fondement même de la revue exigeant une capacité de lecture plurielle. Le lecteur auquel cette revue s'adresse — le véritable amateur de littérature — est celui qui fait l'effort d'approcher un

13 « Loys Masson a pris des libertés avec la géographie et les noms des lieux de l'île Maurice. Mais cela fait vingt-deux ans qu'il a quitté son pays natal. Il est normal que les paysages se brouillent. Mais l'atmosphère de l'île Maurice est là [...] », Jean Fanchette, à propos du *Notaire des Noirs*, *Two Cities* n° 7-8, hiver 1961.

texte dans une autre langue (et langue étrangère ou langue poétique requièrent une adaptation similaire) que sa langue habituelle.

Le parcours de *Two Cities* ne dura que l'espace de neuf numéros. Lancée tel un bateau au printemps 1959, remise à flot — c'est Jean Fanchette lui-même qui file des métaphores maritimes : « [...] navire hauturier, de nouveau prend la mer » — pour un dernier numéro plein de panache, la revue sombra à l'automne 1964. « Encore qu'il y ait des exceptions célèbres, le destin des revues littéraires est de mourir jeunes, comme Keats » y écrivait-il dans une introduction prémonitoire. Mais l'aventure fut belle, et grandement éclairée par la riche personnalité du pilote. Si elle n'est pas exaltée (puisqu'aucune nationalité ne justifie de l'être) la mauricianité de Fanchette (à commencer par la formation scolaire qu'elle lui procura, ses classiques étant aussi bien Yeats ou Shakespeare que Racine ou Baudelaire) le disposait à une ouverture sur la diversité du monde. Pour ce principe qui la sous-tend dans l'exploration d'une époque, la revue procure encore du plaisir, même relue à distance. Une réédition en reprint (Millwood, New York, 1976) le confirme versant anglo-saxon ; aux francophones de l'entendre de même !

